NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

54 N° 9 1927

L'Eglise catholique aux Etats-Unis

Joseph CREUSEN

p. 655 - 682

https://www.nrt.be/en/articles/l-eglise-catholique-aux-etats-unis-3240

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'Église catholique aux États-Unis

QUELQUES FAITS ET QUELQUES PROBLÈMES

La participation des États-Unis au conflit mondial de 1914, le règlement des dettes de guerre et l'incomparable manifestation religieuse du Congrès eucharistique de Chicago ont suscité chez nous, à des titres divers, un

renouveau d'intérêt et de curiosité pour la vie politique, sociale et religieuse de la grande république nord-américaine. Mais si simple que soit la psychologie du véritable américain, c'est-à-dire du descendant des plus anciens colons anglo-saxons ou irlandais, on a pu écrire sans exagération qu'« aucun peuple n'est aussi difficile à comprendre, dans la complexité de sa formation morale profonde » (1). Cela n'est guère moins vrai de sa vie religieuse; on pourra facilement s'en rendre compte par comparaison.

Quand un Américain, qu'il ait ou non fait un voyage en Europe, nous parle des dévotions « européennes » ou de « la mentalité religieuse des Européens », il nous fait sourire ou nous agace quelque peu. On tâche de lui faire comprendre qu'à ce point de vue il y a une différence sensible entre un Tyrolien et un Anglais, un Espagnol ou un Italien, surtout méridional, et un Irlandais, et même entre des voisins comme un Hollandais et un Belge. Que dire dès lors des barrières qui séparent tous ces Occidentaux des Russes, des Grecs, des Hongrois, etc? Malgré les liens très étroits établis par la communauté des croyances et des pratiques essentielles du culte, quelle diversité de mentalités, même au seul point de vue religieux!

Aux États-Unis, pour s'en tenir aux cinquante dernières années, l'immigration a déversé par millions les représentants de toutes les nations européennes. Ils ont rencontré là-bas les descendants des puritains anglais et écossais, des luthériens hollandais et allemands, des Canadiens, des Irlandais et des Espagnols catholiques. Ajoutez-y les dizaines de milliers de catholiques de race nègre ou indienne. On conçoit dès lors combien il serait difficile de caractériser « un catholicisme américain » ou les nuances particulières d'une « vie religieuse américaine ». Un livre y suffirait à peine.

(1) A. SIEGFRIED, *Les États-Unis d'aujourd'hui*, Paris, 1927, p. 18.

Encore d'après une expérience personnelle, croyons-nous que, pour le comprendre pleinement, il faudrait avoir séjourné et voyagé dans ces vastes territoires.

Dans un article assez récent sur le même sujet, le P. Parsons, S. I., directeur de l'excellente revue *America*, ajoutait que « l'Église, comme le pays, voit sa situation changer sans cesse ; ce qui était vrai, il y a cinq ans, ne l'est plus aujourd'hui... » (1).

On s'expliquera dès lors le sous-titre de cet article : quelques faits et quelques problèmes. Nous croyons qu'il ne sera pas sans intérêt d'exposer, dans ses lignes principales, la structure extérieure de la vie catholique, quelques-unes de ses manifestations les plus caractéristiques et les problèmes particuliers au développement du catholicisme aux États-Unis.

Grâce à un répertoire de toute première valeur l'*Official Catholic Directory* (2), on peut se faire assez rapidement une idée juste des cadres de la vie catholique.

(1) *Études*, 1926, t. 186, p. 486.

(2) *The Official Catholic Directory*, A° D^ni 1927, publié par P. J. Kenedy and Sons, 44, Barclay Str., New-York (N. Y.). XVI et 1360 p. Prix : 5 dollars. Cet annuaire ecclésiastique ne contient pas seulement la liste de tous les prêtres des États-Unis, mais aussi celle du clergé du Canada, de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande. Pour les États-Unis et le Canada, on y trouvera l'indication exacte de toutes les paroisses et de toutes les institutions et communautés religieuses, le chiffre de la population catholique, le nombre d'enfants éduqués dans les écoles paroissiales et secondaires ou recueillis dans les orphelinats. On pourra s'y renseigner sur les Facultés et les cours dont se composent les universités et « colleges » catholiques, le nombre et les fonctions des professeurs, le chiffre de la fréquentation scolaire. Mêmes détails pour les œuvres de charité et d'hospitalisation. Si toutes les curies épiscopales avaient fait connaître le nombre des baptêmes et des mariages, une étude sur la pratique religieuse serait grandement facilitée. Un tableau synoptique donnant les statistiques principales permet d'avoir une idée d'ensemble sur l'organisation du culte et des œuvres. Enfin l'*Official Catholic Directory* de 1927 contient une bonne carte

La *hiérarchie ecclésiastique* se compose actuellement de 17 archevêques, dont quatre sont revêtus de la pourpre cardinalice : les archevêques de Boston, Chicago, New-York et Philadelphie, et de 87 évêques diocésains. Aux 104 territoires ecclésiastiques complètement organisés, il faut ajouter les deux vicariats apostoliques de l'Alaska et des îles Hawaï et l'abbaye nullius de Belmont. Deux évêques de rite oriental sont préposés aux Grecs et aux Ukrainiens. Pour être complet, on doit aussi mentionner les titulaires des sièges épiscopaux ou des vicariats apostoliques situés dans les territoires soumis aux États-Unis, par exemple : Porto Rico et les îles Philippines. Au fur et à mesure du remplacement nécessaire, ces titulaires sont choisis parmi les citoyens du pays conquérant. Sur le territoire continental de la grande république une population d'environ 19.500.000 catholiques est desservie par 25.000 prêtres dont 6879 appartiennent au clergé régulier. Sur ce nombre, il y avait en 1926 1590 prêtres de la Compagnie de Jésus. Il n'est pas possible d'indiquer le nombre exact des paroisses, mais on relève le chiffre de 11.823 églises avec un prêtre résident et de 5.828 missions, possédant une église.

En général, il semble que les prévisions concernant *le recrutement et la formation du clergé* soient des plus encourageantes. Sans doute dans le sud, où la population moins dense est aussi plus protestante, les vocations cléricales et religieuses sont, hélas ! très rares. A l'ouest, les évêques accueillent encore volontiers et vont même chercher le renfort de prêtres étrangers, surtout irlandais. Mais dans le centre et l'est des États-Unis, on assiste à une efflorescence remarquable des vocations sacerdotales et surtout religieuses. Si les noviciats des anciens Ordres et des jeunes Congrégations sont remplis de vaillantes recrues, les Directeurs de

ecclésiastique des États-Unis. C'est donc un ouvrage de tout premier ordre pour l'étude du catholicisme dans l'Amérique du Nord.

séminaires voient aussi leurs établissements se peupler de clercs nombreux (1).

La formation du clergé marque un progrès comme son recrutement. La pénurie de prêtres se faisant moins sentir, il n'est pas trop difficile d'observer les prescriptions du Code sur la durée des études philosophiques et théologiques. A l'avenir on rencontrera moins de prêtres ayant passé dans les collèges leurs deux dernières années de théologie et qui jamais ne répareront les brèches de cette formation très incomplète. Si quelques évêques se hâtent d'envoyer dans les paroisses les séminaristes à peine ordonnés, avant l'achèvement de la quatrième année de théologie pourtant si nécessaire, beaucoup d'autres croient préférable de laisser un poste vacant pendant quelques mois et d'y mettre ensuite un prêtre mieux préparé pour toute sa vie à ce difficile ministère. Comment ne pas citer ici l'exemple donné par l'archevêque de Cincinnati, Mgr T. Mc Nicholas, O. P. qui maintient ses jeunes prêtres au grand séminaire pendant une cinquième année ! Chaque semaine, ils vont aider les prêtres de paroisse dans le ministère dominical et rentrent, mieux disposés par ces expériences fructueuses, à compléter au séminaire leur formation théologique et pastorale. Le nombre ira sans doute croissant des clercs qui fréquenteront les cours de l'université de Washington ou des universités européennes. Parmi celles-ci, Fribourg en Suisse attire beaucoup les Américains, bien que Rome garde encore la première place et que Louvain fournisse également aux États-Unis quelques docteurs en sciences sacrées ou profanes (2).

(1) Les statistiques données dans le *Directory* ne permettent pas d'établir toujours clairement le nombre des étudiants en théologie. Au Grand Séminaire de Chicago nous trouvons 262 théologiens ; 212 au Séminaire provincial de Cincinnati ; 187 au Grand Séminaire de New-York (où l'on enseigne aussi la philosophie) ; 297 au Séminaire de Philadelphie (il s'appelle *Theological Seminary*, mais il s'y donne également des cours de philosophie), etc. — (2) A la rentrée des cours (octobre 1927) au Sémi-

Jusqu'ici les besoins urgents du ministère et de l'enseignement moyen n'ont guère permis de spécialiser une proportion de prêtres aussi élevée que dans nos pays. Il faut dire que le travail de recherches scientifiques paraît encore un luxe à des hommes pressés par l'absolue nécessité de créer sans cesse des œuvres nouvelles, et vivant au milieu d'un monde où les réalisations pratiques sont estimées bien supérieures à la spéculation. Dans le nombre relativement restreint des prêtres distingués par leurs connaissances scientifiques, les Américains d'origine étrangère, les Allemands en particulier, occupent encore une place importante.

Un trait particulier de l'organisation catholique aux États-Unis, ce sont *les paroisses nationales*. On en trouve souvent même plusieurs pour la même nationalité dans toutes les grandes villes. Dans la Nouvelle-Angleterre, les paroisses de langue française sont très nombreuses (1). Dans le reste des États-Unis, ce sont surtout les Allemands et les Polonais qui bénéficient de ce régime particulier, avec une plus forte proportion de paroisses italiennes dans l'est ou espagnoles dans l'ouest. Dans le Mississipi et la Louisiane, le français décline rapidement. Tous les grands centres et, au sud, les petites villes elles-mêmes, ont également des paroisses réservées aux gens de couleur (2).

Cependant même dans beaucoup d'églises affectées aux catholiques de race latine, germanique ou slave, il arrive qu'on prêche en anglais, au moins à une messe du dimanche. A la suite de l'entrée des États-Unis dans la guerre, la

naire américain de Louvain, le nombre des élèves a presque doublé.

(1) A Woonsocket, R. I., diocèse de Providence, sur neuf paroisses, cinq sont *french* (lisez : canadiennes). Des quatre autres, une est italienne et une polonaise. — (2) Gens de couleur (*colored*) est le terme consacré pour désigner les noirs, qu'on appellera aussi *Darkies* dans la langue courante et très rarement *negroes*.

langue allemande a perdu de son importance et dans certaines paroisses autrefois « allemandes », c'est l'anglais qui a pris la place prépondérante. Ceci se produit également lorsque les émigrants, au lieu de se serrer les uns contre les autres, comme les Polonais, se dispersent aux quatre coins de la ville, comme par exemple les Français à San-Francisco, les Canadiens à Détroit ou les Belges à New-York et à Chicago.

D'ailleurs comme l'État américain par ses lois sur l'immigration organise la défense de la nation contre les éléments moins assimilables à la mentalité anglo-saxonne, ainsi la hiérarchie ecclésiastique semble vouloir hâter l' « *américanisation,* » des fidèles venus d'autres pays.

Pour y arriver, on tendra à supprimer les écoles primaires où la langue maternelle serait le véhicule ordinaire de l'enseignement. Rien ne sera prévu pour procurer à des séminaristes d'origine canadienne, allemande, italienne, polonaise, une préparation spéciale, permettant de donner aux immigrants de l'avenir et aux enfants des immigrés récemment établis des prêtres chez qui soient restés vivaces le sentiment de la race et l'amour de la langue maternelle. Dans le clergé des paroisses nationales, peu à peu des prêtres d'origine irlandaise — car ceux de race anglo-saxonne sont assez rares — seront introduits. Un catéchisme civique inculquera aux jeunes générations une mentalité spécifiquement américaine, exprimée en formules qui sonnent parfois étrangement pour des esprits européens (1).

Exposons les arguments que l'on fait valoir pour justifier ces méthodes. D'abord l'intérêt religieux des individus. Dans leurs déplacements fréquents, les immigrants et surtout leurs enfants ne trouveront pas partout une paroisse nationale. S'ils ne connaissent pas l'anglais, s'ils ne fusionnent pas avec l'élément anglo-saxon ou irlandais, ils se sentiront

(1) *Civics Catechism on the righ's and duties of american citizens* publié sous les auspices du N. C. W C. (National Catholic Welfare Conference).

toujours comme étrangers à l'église et dans la paroisse. Ne sera-ce pas un obstacle à leur persévérance?

La connaissance de l'anglais et une sympathie réelle pour la mentalité de la majorité des citoyens sont absolument nécessaires si l'on veut jouer un rôle politique, occuper une position influente dans la magistrature ou l'administration. En gardant leur caractère étranger et l'usage habituel de leur langue maternelle, ces catholiques se condamnent à un rôle effacé, se rendent toute influence impossible. Il est donc de l'intérêt de la religion qu'ils adoptent le plus tôt possible la langue officielle et la mentalité nationale de leur nouvelle patrie. Enfin l'isolement où les maintiennent leur langue et leurs préjugés de races, le mépris qu'ils semblent témoigner pour les mœurs et la mentalité américaines fournissent aux adversaires de l'Église un argument très plausible pour accuser les catholiques d'être hostiles aux institutions du pays, d'affaiblir son unité, d'être réfractaires à une saine assimilation et dès lors inaptes à exercer les fonctions supérieures de l'administration et du gouvernement (1).

On pourrait ajouter que l'on craint encore de voir se renouveler des tentatives pour créer une hiérarchie proprement nationale, les Allemands, les Polonais, les Franco-Américains venant à réclamer non seulement des curés et des vicaires, mais des évêques de race allemande, polonaise, canadienne, etc. Etant donné le nombre des nationalités étrangères représentées par de fortes minorités catholiques aux États-Unis, on imagine sans peine les difficultés auxquelles aboutirait semblable exigence.

A ces craintes les adversaires de l'américanisation hâtive

(1) Dans un débat désormais fameux, le gouverneur catholique de New-York, Al. Smith, a su démontrer que la religion catholique ne pourrait entraver en rien un Président des États-Unis dans l'accomplissement de tous ses devoirs constitutionnels.

ou forcée opposent des considérations qui méritent aussi réflexion. Le passage trop rapide d'une forme de culture à une autre est démoralisant pour la plupart des individus. L'immigré ou le fils d'immigré qui délaisse sa langue et ses coutumes, qui rompt avec sa race, se débarrasse par là même d'un joug salutaire et perd une protection longtemps indispensable. Avec les modalités accidentelles de sa formation nationale, il tend à mépriser les principes religieux et moraux, partie essentielle de l'héritage ancestral. De la civilisation et de la mentalité nouvelle il prend instinctivement tout ce qui émancipe l'esprit et affranchit la volonté et les passions d'un frein nécessaire. Il n'a pas, comme l'Américain de race, une longue éducation de cette liberté. De plus, la population américaine étant pour les cinq sixièmes composée d'hétérodoxes de toutes sectes et d'hommes sans religion — l'influence juive n'entrant guère ici en jeu — la fusion trop rapide crée le danger d'une contamination, entre autres par les mariages mixtes, beaucoup plus fréquents chez les Américains de souche anglaise ou irlandaise que chez leurs coreligionnaires d'origine canadienne, allemande, italienne, etc. D'autre part, si beaucoup d'immigrés connaissent très imparfaitement la langue anglaise, leurs enfants l'apprennent tous à l'école, même dite nationale, où on l'emploie largement, par exemple la moitié du jour dans certaines écoles canado-américaines de la Nouvelle Angleterre. Le danger pour eux serait non d'ignorer l'anglais, mais d'oublier totalement le français ou l'allemand. En maintenant les qualités propres de sa race et en alliant le souvenir reconnaissant de ses origines à un sincère loyalisme à l'égard de la nouvelle patrie, l'immigré et ses descendants enrichissent l'âme et la mentalité américaines par l'apport précieux des qualités propres aux diverses races. C'est ce qu'ont reconnu plus d'une fois publiquement des hommes d'État américains.

Ce problème extrêmement délicat, a perdu son acuité chez

les Allemands du centre; il préoccupe encore les Polonais, très nombreux et fortement groupés dans les grandes villes du centre-nord; mais c'est dans le nord-est qu'il fait l'objet d'âpres discussions et suscite de pénibles différends. Comme toutes les querelles de race et de langue, celle-ci est menée parfois avec une amertume et une violence, qui voilent aux esprits les limites de la vérité et du droit, bannissent des cœurs la charité et le respect ou même provoquent de regrettables abus d'autorité. On cite pourtant plusieurs archevêques ou évêques qui ont réussi à satisfaire les justes revendications des immigrants et de leurs descendants sans compromettre les obligations nées du passage dans une patrie nouvelle, soucieuse à juste titre de son unité et de sa paix intérieure.

Un phénomène caractéristique de la vie catholique aux États-Unis est le développement extraordinaire des *communautés religieuses*. Le plus grand nombre se rattache encore à l'Europe par leur gouvernement général, mais celles-là même ont de florissantes provinces américaines, surtout au centre et dans l'est des États. Quelques communautés se sont détachées de la maison-mère européenne pour constituer une nouvelle Congrégation purement américaine. On pourrait citer des cas où la scission fut rendue presque nécessaire par l'insouciance ou l'inintelligence des Supérieurs majeurs en face des besoins particuliers à un pays si différent des nôtres. On constate avec plus de regret l'éparpillement des communautés diocésaines, dont plusieurs formeraient avec avantage un groupement plus compact, au sein duquel il serait plus facile de trouver de bonnes Supérieures et maîtresses des novices. La responsabilité de cet émiettement ne retombe pas toujours sur les communautés elles-mêmes.

L'œuvre réalisée par ces religieux et religieuses a été et est encore admirable. Le maintien de la foi aux États-Unis est dû, pour une large part, aux écoles paroissiales. Or celles-ci sont, pour l'immense majorité, dirigées par des religieuses qui s'y dépensent sans compter. Car les Frères des Écoles Chrétiennes et d'autres Congrégations du même genre s'occupent là-bas beaucoup plus que chez nous d'enseignement moyen et même supérieur. C'est d'Amérique qu'est venue la pression exercée sur le Saint-Siège pour imposer aux Frères des Écoles Chrétiennes l'enseignement du latin et du grec. Ces religieux dirigent aussi de florissants « Colleges » ou établissements en partie universitaires. Quant aux religieuses, on les voit mener des classes fréquentées par de grands garçons de douze ou treize ans ; elles le font généralement avec une maîtrise parfaite et l'on assure que souvent ils sont plus dociles entre les mains de ces femmes que sous la direction de Frères et même de prêtres. Il faut dire que le tempérament du jeune Américain et la formation reçue par les religieuses écartent suffisamment les inconvénients possibles de ce système d'éducation.

Quand on compare le *nombre* actuel *des catholiques* aux États-Unis, soit 19.500.000, au chiffre total de la population, un peu plus de 115 millions, on ne peut s'empêcher d'éprouver une douloureuse surprise. Depuis la fin du XVIIe siècle, les Indiens y ont été évangélisés par des missionnaires français, canadiens, belges, italiens, etc. Les Espagnols avaient de florissantes missions dans l'Ouest, en particulier dans la Californie. Parmi les millions de nègres appartenant aux planteurs du Sud, combien étaient dans des familles catholiques d'origine française. De 1840 à 1880 sur les 9.438.000 immigrants européens, au moins une forte minorité appartenait probablement à la religion catholique.

Ne faudrait-il pas en dire autant des 21.862.694 Européens arrivés aux États-Unis de 1880 à 1914, si l'on pense que l'Autriche-Hongrie y figure pour 26,3 % et l'Italie pour 25,1 %? Qu'on ajoute les descendants des familles catholiques établies dans l'est et le centre des États-Unis avant 1840 et il semble inexplicable que le zèle apostolique du clergé américain de toutes races n'ait pas conservé ou conquis à l'Église un nombre double de fidèles. Ainsi parlent certains, ceux-là surtout qu'irrite la fierté avec laquelle on exalte devant eux les progrès de l'Église en ce pays. Ont-ils raison?

Si l'objectant est français ou belge, son interlocuteur, au lieu de répondre directement à la question, préférera parfois rétorquer la critique en l'interrogeant à son tour. Comment se fait-il qu'en France où le catholicisme a régné sans conteste depuis des siècles, il y ait aujourd'hui certainement plus d'un million de non baptisés?

Comment expliquer que dans un nombre considérable de paroisses, même rurales, seule une minorité infime d'hommes fréquentent l'église? Pourquoi les catholiques sont-ils réduits à une telle faiblesse que depuis près d'un demi-siècle, et surtout depuis plus de vingt ans on leur ait imposé les lois les plus iniques?

N'y a-t-il pas en Belgique, dans la catholique Belgique, trop de paroisses où la moitié à peine des hommes remplissent leurs devoirs religieux? On en pourrait même citer, et plus d'une, où ces pratiquants ne dépassent pas 3 ou 4 pour cent. Qu'a donc fait le clergé français, qu'a fait le clergé belge pour que la religion ait subi un tel recul dans leur pays? Aussitôt apparaît la complexité du problème, dans lequel le zèle des prêtres n'est qu'un des nombreux facteurs.

Un prêtre américain ne sera guère embarrassé d'indiquer les causes multiples de regrettables défections et d'une conquête trop limitée.

D'abord le fait de l'*immigration* suffit à expliquer l'abandon de la pratique religieuse, puis la perte de la foi chez des milliers et des milliers d'immigrés. Le simple changement de milieu amène souvent un changement de mœurs chez les hommes dont les convictions ne sont pas profondes et éclairées, dont la pratique religieuse n'est pas basée sur un effort personnel prolongé. Opposez la fréquentation des sacrements par nos pensionnaires en vacances à leur conduite au collège pendant le trimestre. Voyez ce que deviennent beaucoup de Flamands pratiquants, qui passent en Wallonie. Si le nouveau milieu n'est pas seulement différent, mais hostile, la résistance ne sera parfois pas même entreprise. Pour la soutenir, il faudrait être aidé et l'isolé devient vite un découragé. Enfin, chez l'homme peu instruit de sa religion, une pratique rendue temporairement impossible apparaît vite comme sans importance ou facultative. Nous en avons fait l'expérience, pendant et après la guerre, dans le fléchissement de l'assistance à la messe du dimanche.

Or toutes ces causes d'affaiblissement religieux ont joué à la fois pour un nombre très considérable d'immigrés et l'une ou l'autre d'entre elles pour tous. Si l'on ajoute que la plupart d'entre eux, appartenant aux couches sociales inférieures, avaient une foi moins éclairée, que, chez beaucoup, la pratique religieuse était déjà insuffisante, l'explication du phénomène apparaît sans qu'on puisse faire un grief au clergé américain ou lui supposer de ce chef moins de zèle que n'en montrent les prêtres de nos contrées.

De 1870 à 1890, c'est à raison d'un millier environ *par jour* que les immigrés pénètrent aux États-Unis! Puis cette foule alla croissant encore jusqu'à plus de 2000 entrées quotidiennes! Le pourcentage des catholiques est assez difficile à établir, même d'une manière approximative. Il a d'ailleurs beaucoup varié avec le caractère du flot migrateur. Celui-ci parti d'abord presque entièrement du nord s'est modifié pro-

gressivement jusqu'au moment où l'élément slavo-latin passa de 19,8 %, atteints entre 1880 et 1890, à 77,2 % entre 1910 et 1920. Parmi ces Slaves d'ailleurs, combien appartiennent à l'église orthodoxe ou même ont rompu toute attache avec la religion?

Même au temps où les pays du nord de l'Europe fournissaient le plus fort contingent, les protestants anglais, écossais, allemands et scandinaves devaient constituer au moins une très imposante minorité, s'ils ne la dépassaient pas.

Imagine-t-on de plus la difficulté, l'impossibilité même de faire entrer sans retard ces milliers d'étrangers dans les cadres ordinaires de la vie ecclésiastique? Comment les prêtres de paroisse eussent-ils pu arriver à s'en occuper activement, voire à les connaître, même là où n'existaient pas les barrières de la langue et de la race? Qu'ils se soient entassés dans les quartiers pauvres de New-York, de Boston, de Chicago ou de toute autre grande ville, ou qu'ils se soient dispersés dans les plaines du centre et surtout de l'ouest, la plupart des nouveaux venus échappaient souvent à toute influence directe du clergé!

Les faits abondent qui jettent une singulière lumière sur les résultats désastreux de l'immigration au point de vue religieux.

Voici des Italiennes débarquées dans la grande capitale. A ces femmes venues de la campagne ou de quelque bourgade de la péninsule, New-York apparaît comme une Babel menaçante, où elles n'osent s'engager. Pendant des semaines, des mois peut-être, elles ne sortiront même pas de la rue où elles se sont fixées en arrivant. Par peur de se perdre ou de courir au devant de quelque malheur, elles n'iront pas à la messe le dimanche. Si le temps pascal tombe dans cette période d'acclimatation effarée, elles omettront la communion elle-même. Une supérieure de religieuses, très au courant de la mentalité de ces immigrantes, ajoutait que, l'année suivante, la crainte d'avouer au prêtre l'omission de la communion pascale

devenait un motif pour ne pas s'approcher encore des sacrements. Heureusement chez l'Italien, la négligence presque totale des pratiques religieuses essentielles va parfaitement de pair avec le maintien d'une foi très vive.

Ce n'est malheureusement pas le cas pour des Belges et peut-être pour des Allemands, des Irlandais, etc. Certains groupements belges ayant été longtemps délaissés, faute de prêtre qui connût leur langue, un missionnaire enfin chargé de s'en occuper, vit échouer tous ses efforts pour amener les mères à faire baptiser leurs enfants. L'habitude était prise de vivre sans religion.

Supposez que l'immigrant fixé dans une ville se ressaisisse et veuille aller à la messe du dimanche. Aura-t-il le courage d'aller jusqu'à sa paroisse nationale, s'il y en a une dans la cité? C'est le cas, en fait, dans la plupart des grandes villes. S'il entre dans une église où l'on ne parle que l'anglais, il ne comprendra rien au sermon, parfois beaucoup plus long que nos instructions dominicales. Il sera encore dérouté par le système de contributions forcément établi dans la paroisse américaine. Allemands, Belges, Français et Italiens ont été habitués à voir leurs prêtres entretenus, en partie du moins, par le gouvernement. Leurs vieilles églises ne leur ont rien coûté et ils n'ont pas eu à supporter les frais de construction des nouvelles. Combien étrange leur apparaît d'abord cette insistance à leur demander de l'argent pour le curé et pour la paroisse! Que diront-ils s'ils apprennent qu'ils seront taxés à tant pour cent de leur revenu? et si, dès leur entrée à l'église, ils doivent, plus ou moins volontairement, payer le droit d'y prendre place pour assister au saint Sacrifice? Il est à craindre qu'ils s'éloignent sans trop de remords d'une église où ils se sentent si étrangers.

Qu'il y ait eu là une proie facile pour l'indifférence religieuse, le passage à une secte protestante quelconque ou l'apostasie totale, qui s'en étonnera?

Et quand un prêtre zélé veut s'occuper de ces nouveaux paroissiens, est-il si sûr de réussir? Il y aura souvent la difficulté de la langue. Elle est particulièrement sensible quand il s'agit de ces rapports plus intimes exigés par le sacrement de pénitence ou par une certaine direction spirituelle. Mais il parle suffisamment le français, l'italien ou l'allemand. Reste à surmonter les obstacles opposés par la différence des caractères, du tempérament. Que de prêtres nés en Irlande ou de parents irlandais récemment immigrés ne comprennent rien par exemple au caractère italien ou français. Pour s'en rendre compte, il suffit d'entendre le ton sur lequel ils parlent des « french devotions ».

Mais il y a d'autres causes de défection, soit parmi les immigrés, soit parmi les catholiques établis depuis longtemps dans le pays.

On ne s'étonnera pas de constater les apostasies causées par les *mariages mixtes*. Dans un pays dont les premiers colons appartenaient en grande majorité à diverses sectes protestantes et auquel l'Angleterre et l'Écosse ont fourni tant de citoyens depuis deux siècles, l'action dissolvante de cette plaie qu'est le mariage mixte est toujours redoutable. C'est surtout aux Irlandais que le contact avec les protestants a été le plus funeste à ce point de vue, les autres catholiques ayant été mieux protégés par la diversité de la langue et la lente fusion avec la population environnante. Même parmi ceux-ci les unions avec un conjoint non-catholique ou sans aucune croyance religieuse expliqueraient pas mal de douloureuses défections.

Qui dira les ravages exercés par l'*école officielle (public school)* dans la population même catholique des États-Unis, surtout depuis quelque dix ou vingt ans? Car depuis lors on constate dans le personnel enseignant un progrès inquiétant de l'athéisme et de l'irréligion. L'école officielle c'est le contact permanent avec des enfants de toute croyance; ce fut

longtemps un enseignement religieux borné aux dogmes les plus communs aux diverses « dénominations », pour en arriver aujourd'hui à l'absence totale d'enseignement religieux. Très pernicieuse à l'école primaire, cette neutralité apparente va s'aggraver dans les *high schools* par les influences mauvaises de la coéducation, surtout néfaste à l'âge où les passions commencent à fermenter.

Si le jeune homme ou la jeune fille ont échappé à ces dangers, soit en fréquentant l'école paroissiale, soit grâce à une protection plus facile à assurer à l'adolescence, que va devenir leur foi, s'ils doivent fréquenter une de ces nombreuses universités officielles ou privées, dans lesquelles les doctrines matérialistes n'ont guère d'autre contradicteur qu'un idéalisme relativiste sans consistance? Que répondra la jeune fille à laquelle son professeur de philosophie propose vingt-cinq arguments ou plus — le fait est authentique et récent — pour démontrer que l'âme n'est pas immortelle?

Or, malgré les *efforts* admirables et la *générosité* sans limite des fidèles et du clergé, le nombre des écoles, surtout supérieures, est loin de suffire aux besoins de la jeunesse. L'action destructive de l'école protestante ou neutre continue donc à s'exercer sur des dizaines de milliers d'enfants et de jeunes gens, baptisés dans notre Église.

La *propagande protestante* directe est-elle cause d'un grand nombre de défections? On peut en douter. Aux États-Unis elle est loin de s'exercer avec l'activité et le sectarisme déployés dans nos contrées et surtout dans les pays de mission.

La multiplicité même des sectes, l'agnosticisme religieux, l'importance primordiale attribuée à la simple honnêteté, les nécessités des relations sociales, sans omettre le sens de la liberté, la franchise et la cordialité propres à l'Américain de race, ont amené là-bas le règne d'une tolérance insoupçonnée dans nos pays.

Ni les fonctionnaires, ni les employés, ni en général les

particuliers ne croient faire montre de supériorité en manquant d'égards pour le prêtre. L'on éprouve une pénible impression quand on compare l'étroitesse d'esprit, le sectarisme et l'impolitesse de tant de nos concitoyens dans leurs rapports avec le clergé à la déférence et aux égards dont il est partout l'objet sur le sol américain.

Il y a plus. Même là où un certain prosélytisme est fort à craindre, dans les hôpitaux par exemple, on rencontre souvent des preuves d'une tolérance et d'une bonne foi remarquables. Dans le plus grand hôpital de Saint-Louis, institution ouvertement protestante, les catholiques sont assurés de trouver tous les secours de leur religion et rien n'est fait directement pour les détourner de leurs croyances.

Dans certaines parties de ce vaste territoire américain, il faudrait ajouter aux causes de défection l'éloignement de l'église et la pénurie du clergé.

Dans quelle mesure la *presse neutre* débilite-t-elle également les croyances? C'est difficile à dire. On sait qu'il n'existe aux États-Unis aucun grand quotidien catholique. La raison la plus fréquemment invoquée est le nombre trop restreint d'abonnés possibles. Pour comprendre ce motif — que plusieurs trouvent insuffisant — il faut évidemment tenir compte de ce qu'un Américain cherche dans son journal, qui ne peut être une modeste feuille de six ou huit pages, comme les nôtres.

Les *conversions* à l'Église catholique ne suffisent guère à compenser les défections. D'après l'*Official Catholic Directory,* le nombre des convertis monterait pour 1926 à environ 36.000. Chiffre approximatif, car plusieurs évêchés n'ont pas donné d'indications à ce sujet ; chiffre relativement peu élevé, si l'on pense que le zèle apostolique du clergé s'exerce sur une population de 90 millions de non-catholiques. Un collaborateur d'*America,* le P. Th. F. Coaklay se demande

avec une certaine mélancolie à quoi attribuer cet échec de l'apostolat catholique (*America*, 1927, 392). L'opportunité d'une préparation spéciale à ce genre de ministère est indiscutable. Et vraiment, quand on a constaté l'inquiétude religieuse manifestée par tant de non-catholiques, il semble qu'un travail de conquête conduit avec intelligence et dévouement pourrait avoir des résultats beaucoup meilleurs. D'autre part des Américains pensent que la propagande publique, actuellement en usage à Londres, ne répond pas au tempérament de leurs concitoyens. Puis, si beaucoup de non-catholiques sont avides de s'instruire, l'éducation et surtout l'instruction moyenne et supérieure ont accumulé dans l'esprit des meilleurs un tel fouillis de préjugés et de grossières erreurs, qu'elles forment un obstacle presque insurmontable à la pénétration de la vérité. La tolérance elle-même n'est pas sans danger, car elle tend à entretenir l'indifférence religieuse dont elle procède si largement.

Et pourtant là où l'effort est concentré sur cette œuvre de conversion, on est étonné de ses merveilleux résultats. Nous pourrions citer une communauté, récemment établie dans une grande ville du Centre, où les religieuses ont, en un an, préparé 300 conversions individuelles et fait régulariser plus de 100 mariages.

Le chiffre de la population catholique aux Etats-Unis pose un autre problème. Pourquoi, sur plus de dix millions de *nègres*, l'Église compte-t-elle seulement environ 250.000 fidèles, au salut desquels se consacrent 183 prêtres dans 106 « paroisses de gens de couleur » et 50 « missions » ? C'est une mince consolation de savoir qu'aucune secte prise séparément ne compte parmi eux autant d'adeptes. Depuis plus de soixante ans, qu'a-t-on fait pour la conversion des esclaves libérés (18 décembre 1865) et de leurs descendants ? Comparé

aux résultats obtenus dans certaines missions, l'apostolat auprès des nègres américains n'apparaît-il pas comme un lamentable échec, si l'on pense qu'ils vivent à côté des blancs ou mêlés à eux et sont tous ce qu'on peut appeler des civilisés? Ici encore, sans vouloir critiquer et moins encore juger et condamner, considérons quelques faits. Les esclaves libérés, dont les nègres adultes sont les enfants ou petits-enfants, appartenaient en très grand nombre á des maîtres non-catholiques. Même dans la Louisiane, autrefois française? Mais d'abord la Louisiane n'était qu'une petite partie des États du Sud où régnait l'esclavage. Ensuite, parmi ces planteurs français ou créoles, à côté des catholiques il y avait de purs voltairiens (1). Après leur affranchissement, les nègres restèrent les parias de la société dans le sud et l'on imagine à peine jusqu'où le préjugé de race a imprégné et imprègne encore la mentalité des meilleurs chrétiens. D'ailleurs on craindrait, en les mettant sur un pied d'égalité avec les blancs, qu'ils ne deviennent bientôt les maîtres et n'abusent de leur nombre et de leur pouvoir. En combattant d'abord, puis en négligeant les œuvres qui eussent élevé leur niveau et leur condition sociale, on a laissé subsister un grave obstacle à leur conversion religieuse.

Pour les mêmes raisons et parce qu'il manque de l'auréole qui illumine les missions lointaines, l'apostolat auprès des nègres se heurte, chez beaucoup de laïcs catholiques, à l'indifférence ou à la défiance. Comment, dès lors, germeront les vocations missionnaires et pourra-t-on assurer aux œuvres d'instruction, d'éducation, de patronage, etc., les ressources indispensables? Récemment encore, le R. P. Lafarge, S. I., déplorait l'ignorance de ce grave problème chez la plupart

(1) Témoin cette épitaphe qu'on peut lire dans le cimetière de Grand-Coteau, La. « Ci-gît un quidam qui fut peu de chose, et qui maintenant n'est plus rien. Si de la fortune il eut mince dose, c'est qu'il fut toujours homme de bien. »

des catholiques, au moins dans le Nord (1). Une supérieure de pensionnat nous disait qu'on pouvait tout obtenir des élèves, prières, aumônes, sacrifices, etc. pour les Chinois, les Japonais, les Congolais. La conversion des nègres qui vivent à côté d'elles ne leur dit rien !

Quelle a été, dans ce domaine, l'activité des grands Ordres religieux? Un archevêque a cru pouvoir écrire que plusieurs d'entre eux ont ici manqué gravement à leur mission. A quoi l'on entend répondre que les besoins de la population blanche, dont il fallait garder la foi, dépassaient tellement les ressources, en hommes et en argent, du clergé régulier et séculier, qu'il était impossible de faire davantage pour les nègres (2).

Ajoutons qu'aujourd'hui même les curés des paroisses nègres, surtout dans le centre et le sud, rencontrent dans leur apostolat des difficultés parfois insurmontables. A l'indifférence des fidèles de race blanche, il faut ajouter les obstacles résultant de la législation particulière de certains états et surtout d'une séparation, humiliante pour le nègre, imposée par les mœurs publiques. Un jeune prêtre qui s'occupait avec grand succès de l'instruction et de l'éducation religieuses des gens de couleur ne parvenait pas, dans une très grande ville du centre, à trouver un seul local, public ou privé, où il pût abriter ses chers protégés pour leur donner une conférence, une séance récréative ou leur fournir l'occasion de passer entre eux une agréable soirée.

La conversion des nègres n'est, pour beaucoup, qu'un aspect d'une question brûlante : leur émancipation totale au point de vue social et politique. Question si grave, si grosse de consé-

(1) *America*, octobre 1926, p. 32, ss. — (2) Actuellement les religieux qui s'occupent surtout des nègres sont les Pères de Saint-Joseph de Baltimore, les Pères du Saint-Esprit et les Jésuites. Il existe plusieurs Congrégations de « Religieuses de couleur » : parmi elles, la Congrégation de la Sainte Famille compte 144 religieuses.

quences d'une portée très imprévue, qu'on n'ose parfois ni la discuter, ni l'envisager sérieusement. Le P. Lafarge, dans les articles que nous citions, s'efforce avec raison de convaincre les catholiques, surtout ceux du Nord, qu'elle ne peut être éludée et sera résolue par eux ou contre le catholicisme lui-même (1).

On demandera sans doute quelle est la qualité de ces dix-neuf millions de catholiques des États-Unis? Qu'il s'agisse d'*instruction* ou de pratique religieuse, des distinctions s'imposent. Beaucoup de catholiques, à leur sortie des collèges et académies, ont probablement à peu près le même bagage de connaissances religieuses que nos fidèles. Mais la fréquentation de l'école publique, le contact inévitable avec des gens de toute secte, imbus des préjugés les plus étranges, la lecture habituelle de journaux indifférents expliqueraient les plaintes formulées par beaucoup de prêtres et de religieuses sur l'ignorance regrettable d'un grand nombre de fidèles, même de ceux qui ont une certaine instruction profane. Cela ne doit guère étonner ou scandaliser des catholiques belges ou français, très conscients des graves lacunes de l'instruction religieuse en nos pays. Mais on peut souhaiter voir les « cercles d'études » sérieux et bien dirigés se répandre de plus en plus aux États-Unis, où ils contribueraient puissamment, comme chez nous, à former une jeunesse vraiment instruite des vérités du christianisme et mieux préparée par là-même à son apostolat laïc.

La *pratique religieuse* est-elle à un niveau plus élevé? Ici le spectacle le plus édifiant attend l'étranger de passage aux États-Unis. Sans doute les Italiens adultes sont connus pour leur inconcevable négligence des devoirs religieux les plus

(1) Il est à peine besoin de dire que nous n'avons fait ici qu'effleurer l'un ou l'autre des aspects de ce problème extrêmement complexe.

essentiels. Dans le centre et le sud-ouest, un très grand nombre d'Indiens d'origine mexicaine ne fréquentent plus guère l'église après leur première communion. Trop d'émigrés belges ou français se font remarquer par leur indifférence et leur *éloignement des sacrements.*

Par contre, les catholiques de vieille souche anglaise ou irlandaise, les Franco-Américains de la nouvelle Angleterre, la plupart des Allemands du centre, les Polonais suffisamment groupés dans les grandes agglomérations donnent, même à nos pays, l'exemple d'une fidélité remarquable aux pratiques du culte et d'une réelle ferveur dans la fréquentation des sacrements.

Pas plus là-bas qu'ici on ne peut juger, dans les grands centres du moins, de l'esprit catholique par les foules qui remplissent les églises aux messes du dimanche. Il faudrait savoir si les absents ne sont pas aussi ou plus nombreux que les présents. Mais voici quelques indices qui ne trompent *guère.*

A la messe de midi, quotidienne pendant le carême dans les églises des Jésuites, l'église est généralement comble. Beaucoup d'assistants consacrent alors à la prière la moitié de l'heure laissée libre dans les bureaux et les magasins pour le lunch de midi! A New-York, on peut chaque jour s'édifier du même spectacle à la messe de midi de la cathédrale Saint-Patrick. On nous assurait même qu'il y a toujours des communions à cette messe tardive.

Les hommes sont proportionnellement beaucoup mieux représentés dans les assemblées de fidèles qu'en Belgique ou en France. On les voit s'approcher nombreux de la sainte Table, même en semaine. La communion fréquente et même *quotidienne est en honneur dans la jeunesse masculine qui* fréquente les universités ou les « Colleges » catholiques, et cela sans qu'une réglementation quelconque explique un certain entraînement des indécis ou des esprits dociles. A l'Univer-

sité N.-D. du Lac (South-Bend, Ind.), tenue par les Pères de Sainte-Croix, sur 2500 étudiants, (dont 200 non-catholiques) l'on compte tous les jours environ 1100 communions (1). D'après une statistique toute récente (*America*, 1927, 104) on constate qu'à l'Université de Santa-Clara, Cal., sous la direction de la Compagnie de Jésus, 25 % des étudiants communient tous les jours et 28 % plusieurs fois par semaine. Ce résultat est d'autant plus significatif, que parmi ces jeunes gens, 3 % seulement communiaient tous les jours et 15 % plusieurs fois la semaine avant d'arriver à l'Université. — Alors qu'on ose à peine, dans nos pays, placer un office religieux le dimanche soir, surtout quand la saison prête aux promenades et excursions, les offices du carême groupent le dimanche soir, dans les grandes villes, des foules attentives et pieuses. A l'un de ces offices, nous vîmes l'immense église de l'Université de Saint-Louis, Mo., bondée de fidèles et le chœur entier rempli d'hommes, attendant à genoux sur le sol le commencement du salut.

Très indépendant de l'opinion, l'Américain succombe beaucoup moins que le catholique européen à la tentation du respect humain. De plus la popularité et la confiance dont jouit le clergé, surtout dans les milieux d'origine irlandaise, canadienne et polonaise lui permettent d'exercer une influence considérable.

Pour juger la valeur morale ou l'idéal religieux des catholiques américains, on aurait tort de se laisser guider par la liberté d'allure de la jeunesse ou la réputation de *business-men* des adultes. Quand la fréquentation de l'école catholique a neutralisé en partie l'influence d'un milieu où

(1) L'université N.-D. du Lac, fameuse par les succès de ses équipes de foot-ball, se distingue aussi par l'esprit chrétien de ses étudiants. Chaque année, une enquête menée parmi les élèves et leurs familles, apporte de 600 à 700 témoignages extrêmement instructifs sur les facteurs et les tendances de la vie morale et religieuse des étudiants.

manquent trop la réserve et la discipline, là où la réception habituelle des sacrements écarte ou fait surmonter certaines tentations, on rencontre, en très grand nombre, les jeunes gens vraiment purs, d'une réelle générosité et prêts à s'enthousiasmer pour les œuvres d'apostolat. La jeune fille elle-même, bien que généralement moins fervente que le jeune homme, s'il faut en croire le témoignage de beaucoup d'éducateurs, possède, malgré le manque apparent de réserve et de sérieux, de belles et précieuses qualités, basées sur une grande droiture et un esprit d'initiative étonnant.

Le sérieux dans la prière, le respect à l'église, le zèle pour les œuvres missionnaires, la confiance témoignée aux prêtres, autant d'indices de remarquables dispositions pour une vie catholique intense. On a parfois l'impression que le clergé lui-même ne demande pas assez à une jeunesse dont l'idéal et l'esprit de sacrifice croîtraient beaucoup à la suggestion et avec l'exemple de prêtres vraiment surnaturels.

A tous ces traits il faudrait ajouter la générosité inépuisable des catholiques américains pour les œuvres religieuses, éducatrices et hospitalières.

L'*école catholique*, telle est aux États-Unis, aussi bien et plus encore que partout ailleurs, la source et la sauvegarde de toute la vie religieuse et même morale. Aussi le premier souci des évêques est-il de ne laisser aucune paroisse sans école primaire. La *parochial school* sera bâtie et entretenue par les contributions des paroissiens et les dons de quelques généreux bienfaiteurs, car les pouvoirs officiels n'accordent aucun subside à l'enseignement « sectaire », d'après le mot américain. La plupart des écoles d'enseignement moyen, *high schools* et *academies*, ont été ouvertes et sont dirigées par les Ordres et Congrégations religieuses.

Mais il a fallu également donner à la jeunesse catholique le moyen de recevoir un enseignement supérieur qui ne fût

pas vicié par une impossible neutralité et la mettre à l'abri des doctrines matérialistes ou subjectivistes enseignées par la plupart des professeurs d'Universités officielles ou protestantes.

Sur ce terrain, la difficulté croît jusqu'à l'obstacle en apparence insurmontable. Sans parler des bâtiments et des indispensables terrains de sports, qui coûtent des sommes considérables (1), il faut trouver et entretenir un personnel enseignant à la hauteur de sa tâche et fournir aux élèves des bibliothèques et des laboratoires qui ne le cèdent pas trop à ceux de ces palais de l'enseignement que sont les Universités de Boston (Harvard), New-York (Columbia), Chicago (Western et Chicago Universities), Berkeley, Cal. (Univ. of California), etc., etc.

L'effort réalisé dans ce sens par les fidèles, le clergé et les religieux mérite toute notre admiration.

C'est par dizaines de millions de dollars que les catholiques ont donnés et donnent encore annuellement pour édifier, agrandir ou entretenir leurs universités. Combien de religieuses, après avoir enseigné pendant neuf à dix mois ont, cinq à six années de suite, consacré leurs vacances à fréquenter les *Summer-schools*, même des universités officielles, pour y conquérir les premiers diplômes. Combien de maîtresses vont s'asseoir de nouveau sur les bancs, chaque samedi, pour y compléter le nombre d'heures de cours requises pour l'obtention de certains grades. Puis il a fallu, malgré le manque de personnel, envoyer un certain nombre d'entre elles aux cours réguliers des universités pour y prendre la maîtrise ou le doctorat. Quand on visite les bibliothèques et les laboratoires des universités catholiques, p. ex. de Saint-Louis ou de Milwaukee, on y voit des

(1) *De Paul University*, à Chicago, va construire un nouveau bâtiment de seize étages pour les différents cours. Les frais de construction et sans doute de premier aménagement seront de deux millions de dollars.

cornettes de toutes formes voisinant avec les têtes ébouriffées des jeunes étudiantes. L'école d'ingénieurs à Notre-Dame du Lac, le laboratoire de physique à Santa-Clara, la faculté d'art dentaire à Milwaukee (1), l'école de médecine à Chicago, l'école de *Foreign service* à Georgetown (Washington) font très bonne figure à côté des institutions similaires des plus grandes universités officielles ou protestantes. Et puisque le sport tient une telle place dans la vie américaine, l'égalité ou la supériorité des catholiques s'affirme encore ici par les succès de Notre-Dame University dans les luttes de football à New-York, de Worcester College dans les joutes inter-universitaires de base-ball, etc. Bien que les jeunes filles soient admises dans plusieurs universités dirigées par des prêtres, les religieuses ont ouvert pour elles des « Colleges » parfois somptueux, souvent remarquablement outillés ou pourvus de maîtresses fort distinguées. Certains de ces « Colleges » sont particulièrement connus : Trinity College des Sœurs de Notre-Dame de Namur à Washington, le Collège de New-Rochelle, (N.-Y.), tenu par les Ursulines de l'Union Romaine, celui de San-Rafaël, Cal., que dirigent des Tertiaires Dominicaines, le Collège Sainte-Thérèse des Franciscaines à Winona (Minn.), le Mount Saint-Vincent College à New-York, celui des Sœurs des Saints Noms à Oakland, Cal., pour citer seulement quelques-uns des plus considérables.

Partout actuellement les Universités et « Colleges » catholiques s'agrandissent et se complètent. Il faudrait les multiplier dans le centre et l'ouest en particulier et les étendre beaucoup dans les autres parties du pays. Si *Marquette University* (Milwaukee) a près de 5.000 étudiants

(1) A Saint-Louis, la faculté a ouvert une clinique dentaire réservée aux religieuses. Elles n'ont point à voisiner longuement avec les clients de tous genres dans les antichambres des dentistes ou dans l'immense clinique de l'université.

et *Loyola University* (Chicago) au delà de 6.000, plusieurs des nombreuses universités non-catholiques ont une population qui va de 10.000 à 15.000 étudiants. Beaucoup de parents ne trouvent pas dans un voisinage assez rapproché un « College » catholique où ils puissent envoyer leurs enfants.

Enfin, dans certaines parties de l'enseignement universitaire, les établissements catholiques ne sont pas encore parvenus à se faire une réputation qui puisse s'imposer à l'opinion publique à l'égal des grands centres universitaires de Boston, de New-York ou de Californie. On ne peut douter cependant qu'ils soient destinés à y arriver dans un avenir pas trop éloigné, surtout si la nécessité de multiplier les professeurs n'empêche pas de comprendre la nécessité non moins grande de les spécialiser et de créer une véritable élite intellectuelle.

Terminons en rappelant que la religion catholique ne jouit, comme telle, d'aucun privilège légal. Les États-Unis n'ont même pas au Vatican de représentant diplomatique. Mais la liberté inscrite dans la Constitution n'est pas un mot, et l'égalité non plus. Aussi l'Église peut-elle dans le cadre des lois s'organiser, posséder des biens meubles et immeubles, acquérir par legs et successions. Dans l'est surtout et dans certaines grandes villes du centre, les catholiques jouissent d'un réel prestige tant par leur nombre que par leurs œuvres. La sympathie rencontrée par la candidature du gouverneur catholique de New-York, Al. Smith, dans beaucoup de milieux protestants et juifs en est une nouvelle preuve. C'est donc avec une légitime fierté que les Américains peuvent parler des progrès du catholicisme dans leur grande et belle patrie.

J. CREUSEN, S. I.